

## H. Leivick, *Dans les bagnes du tsar*

### Corpus de textes

#### Extrait 1 (p. 19)

Au milieu de tous les événements monstrueux dans le monde juif et dans l'ensemble du monde – des événements sinistres et dont les conséquences sont encore loin d'être élucidées – au milieu de tout cela remontent à ma mémoire des souvenirs vieux d'un demi-siècle.

Je me dis : ces faits ont eu lieu il y a maintenant cinquante ans et après un tel laps de temps ils exigent d'être consignés et d'être relatés. De nos jours, les épisodes dont je me souviens ne peuvent être perçus comme des événements. Car il y a cinquante ans, je pourrais dire qu'il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire. Pourtant, lorsqu'un homme se trouve dans un cachot noir, couché à même le sol de pierre, on peut considérer qu'il s'agit bel et bien d'un événement dont on doit se souvenir même cinquante ans plus tard, et qu'on se doit de le revivre.

Oui, c'est là un souvenir indélébile.

Oui, cinquante années se sont écoulées. Et précisément parce que la situation actuelle du monde est brûlante et tragique et que ses conséquences sont encore imprévisibles, je reviens sur mes souvenirs d'il y a cinquante ans.

#### Extrait 2 (p. 21-22)

Le gardien ouvrit le battant de sa grosse clef et me poussa à l'intérieur. Je me cogne aux ténèbres comme à un mur. Mais ce n'est pas encore la vraie porte. Cette porte mène à une deuxième, plus bas. Une nouvelle poussée du gardien me projette derrière une autre porte blindée qui ne laisse pas passer la moindre trace d'une quelconque lueur.

Il me précipite dans ce nouvel espace. Claque les deux portes et les verrouille. Il y règne un silence de mort. C'est la première fois de ma vie que je me trouve dans des ténèbres pareilles, dans une semblable noirceur, dans une éternelle, une inqualifiable nuit.

Je ne savais pas qu'il existait au monde une telle densité de ténèbres. J'ai le sentiment qu'elles percent ma vue, qu'elles s'infiltrent dans mon corps. Elles sont acérées, gluantes, du plomb fondu. Elles me lacèrent le torse et la tête. Elles me glacent, me pétrifient. Je me cogne le visage à cette noirceur et me retourne aussitôt, reste couché sur le dos à demi évanoui. Non pas à cause de la chute ou du froid mais à cause de la puanteur qui m'étouffe et qui remplit cette sorte de tombe.

Je ne sais combien de temps je suis resté dans cet état à moitié inconscient jusqu'au moment où mes poumons commencent petit à petit à s'habituer et cette puanteur froide de moisi, et mes yeux à cette noirceur inimaginable.

#### Extrait 3 (p. 120-121)

L'enfer aussi doit avoir une antichambre, une sorte de vestibule d'apprentissage, où un sous-chef, selon les instructions du pouvoir, donne des leçons sur la conduite à tenir. Il vous présente tout de suite des exemples du régime infernal, pour vous faire goûter d'emblée la vraie saveur qui vous attend.

C'était bien cela : deux semaines de cours infernaux et, si nous avons pu les

supporter, c'était bien parce que nos corps y avaient été dressés par les prisons antérieures et habitués à la faim, au sommeil sur le plancher nu quand, pour nous punir, les châlits étaient remontés et verrouillés. Surtout nous y arrivions parce que chacun d'entre nous, à sa manière, s'obligeait à totalement occulter sa propre personne, et à la garder au fond de son âme avec acharnement, ne pas la laisser affleurer. Et aussi grâce à l'obstination avec laquelle chacun d'entre nous, au début de son incarcération, résistait à l'administration et aux divers régimes et même à notre propre être. Garder sa propre personnalité verrouillée en soi-même, pour éviter de tomber en lambeaux. Ce processus exigeait de surveiller étroitement le moindre de nos gestes. Je consignais épisodiquement mes propres victoires et mes propres échecs.

Pendant ces quinze jours, un des principaux commandants nous expliquait, à longueur de journée, comment nous conduire lors des inspections : se tenir droit comme un piquet, les têtes levées et alignées, comme tirées au cordeau. Chacun devait se souvenir de sa place dans le rang. La moindre erreur était suivie d'une punition collective pendant un jour ou deux : nous mettre au pain sec et à l'eau froide, dormir sur le plancher nu, les châlits verrouillés contre le mur.

Pire que cela était l'enseignement de l'aide du commandant sur la manière de saluer lors d'une inspection. Notre réponse devait former un chœur d'ensemble impeccable. Quelle que fût l'amertume qu'on éprouvait au fond, il fallait héroïquement retenir le sourire qui voulait se dessiner sur nos lèvres. Ces leçons étaient le comble du ridicule.

#### **Extrait 4 (p. 126-127)**

Encouragement dans la solitude, éloignement ou rapprochement. On se tape sur les nerfs ou on est prêt à se sacrifier. La frontière n'était pas toujours évidente, très souvent tous ces aspects se mélangeaient.

La question de la cohabitation dans la cellule, la façon de s'y organiser, d'assurer l'intendance interne était laissée par l'administration aux forçats eux-mêmes. Le grand nombre de détenus politiques maintenait une conduite à peu près démocratique, empêchant l'exploitation d'une catégorie de prisonniers par une autre. Cela ne réussissait pas toujours. Surtout quand un des droit commun était ce qu'on appelait un « oiseau de prison », un abonné aux arrestations. Et surtout lorsqu'il avait un caractère bravache d'« Ivan » et voulait dominer un plus faible que lui parmi les criminels.

Se sentir à peu près à l'aise avec des détenus dans une nouvelle cellule, surtout pour quelqu'un qui se trouvait depuis longtemps en réclusion et avait connu de nombreuses geôles, ne demandait pas beaucoup de temps, *a fortiori* quand celle-ci était petite. Cela s'opérait rapidement même pour quelqu'un de réservé comme l'auteur de ces lignes. Être en permanence entre quatre murs incite chacun, même le plus taciturne et le plus reclus des hommes, à sortir de son silence pour raconter quelque chose à un codétenu et pour entendre un récit de sa part.

#### **Extrait 5 (p. 190-191)**

Que se passe-t-il en Roudin ? Comment le comprendre ? Comment le transformer en poème que je voudrais écrire ? Comment peut-il dormir ? La veille seulement il avait été flagellé. J'ai passé ma nuit à changer ses compresses froides. Et maintenant il dort. Oui, il dort. Est-ce là mon thème ? Un poème sur la flagellation ? Comment puis-je écrire des vers sur ce thème ? Mais alors quel est le thème qui s'impose ? La flagellation

? Son corps meurtri ? Ou peut-être la chair fustigée ? Ou peut-être son sommeil ? Comment puis-je y parvenir ? Comment ressentir l'horreur de la flagellation ? Comment pénétrer le cœur et le corps de Roudin, comment éprouver cette horreur ? Mon corps a connu des coups, a connu des plaies. Mes pieds portent des fers. Mais la flagellation, pas encore. Et si j'avais été fustigé, cela aurait-il été la même fustigation que celle ressentie par Roudin ? Et si ce n'est pas la même, comment puis-je savoir ce qu'il a vécu et ce qu'est sa douleur à lui ? Et si tu ne peux pas éprouver exactement son affliction, jusqu'au moindre frémissement de son corps, alors à quoi bon toutes ces spéculations ? À quoi sert la proximité de nos châlits dans la cellule ? Si ta parole ne peut rendre exactement sa détresse à quoi bon la parole ? Elle devient mensonge. Alors ta peine de prison est aussi mensonge. La vérité se trouve donc dans le mutisme, dans le silence du corps endormi de Roudin. De deux choses l'une, ou bien la parole peut absorber, peut être pénétrée, brûlante et pareille à la chair flagellée ou bien elle doit rester muette. Elle ne doit pas exister.

### **Extrait 6 (p. 244-245)**

Soudain je vois le crucifié dans son coin bouger sur le mur d'en face. Ses bras et ses jambes s'arrachent à leurs clous. Sa tête se lève. Il descend et ses pieds touchent le sol de la cellule. Il avance vers moi. Je vois toute sa silhouette, je tends mon bras et pousse un cri d'épouvante : « Ne t'approche pas de moi. Tu me fais peur. »

Il s'arrête au milieu de la cellule, en face de moi.

« N'aie pas peur ! Et si peur il y a, j'ai aussi peur de toi que toi de moi. Peut-être davantage.

- Pourquoi es-tu descendu de ta croix ?
- Je ne veux plus être pendu. Je ne supporte plus mon crucifix. Je suis las.
- Las de qui ?
- Las de ceux qui ne cessent de me crucifier.
- Et qui sont-ils ?
- Eux, les Bassanov de toutes les générations. Ils me tiennent prisonniers de la Croix. Mais depuis longtemps je suis fatigué d'être ainsi pendu. Las d'être Dieu.
- Dis-le-leur. Rien de plus.
- Ils refusent de m'entendre. Ils ne croiront jamais que je peux descendre de ma croix, que je peux bouger mes bras, mes jambes. Ils finiront toujours par me clouer, m'immobiliser. Ils me veulent assassiné à jamais. Ils aiment les meurtres. Ce sont des meurtriers.
- Ils disent pourtant que c'est moi qui t'ai tué. Et quand ? Il y a deux mille ans...

Ils le disent pour faciliter le meurtre qu'ils commettent sur moi. Ils m'invoquent tous les jours, ce qui les aide à m'assassiner tous les jours. Oui. Cela leur est facile. Tous les jours ils procèdent à ma pendaison. Ils ne me veulent voir que pendu et crucifié. Que ma bouche ait un rictus de douleur, que mes pieds soient cloués l'un à l'autre. Si jamais, ils me voyaient descendre de ma croix pour devenir un bagnard comme les autres, ils pousseraient des hurlements. Je suis devenu leur incarnation du meurtre. Ils prétendent prendre ma défense, en réalité je suis devenu leur justification du meurtre. Je ne veux pas être Dieu. Je n'aurais jamais été pendu sans eux. Cela fait deux mille ans qu'ils me pendent tous les jours, chaque jour de nouveau. Ils se délectent de me pendre tous les jours comme leur Dieu ; oui, ils se régaleront, ils veulent à la fois que je sois leur Dieu et

leur crucifié à jamais.

### **Extrait 7 (p. 370-371)**

« Vous voulez, je le sais, être poète, un homme d'imagination, alors imaginons-nous que nous ne marchons pas comme des détenus, mais que nous nous promenons, et vous me donnez le bras.

- Oui, Slava, je me le représente bien
- Dites-moi ce que vous us représentez.
- Ce que vous souhaitez.
- Ce n'est pas clair, expliquez-vous.
- On ne doit pas le dire plus clairement, vous comprenez ? La capote nous fait transpirer, les godillots tapent sur la route.
- Vous n'êtes donc plus poète.
- Si, je suis toujours poète puisque vos godillots chantent en moi.
- Des godillots peuvent chanter ?
- Tout peut chanter.
- Toujours ?
- Non, pas toujours, mais maintenant ils chantent.
- Ça me plaît beaucoup », et Slava esquisse comme un pas de danse, « bien répondu. Je ne suis pas une poétesse, mais j'entends la musique des mots. "Vos godillots chantent en moi !" Ils tapent. C'est une musique. La steppe résonne - musique. Vous entendez comme la steppe chante grâce à présence de tous les insectes dans l'herbe.
- C'est vous qui êtes poète, pas moi. »

### **Extrait 8 (p. 454-455)**

« Si je meurs avant d'arriver à destination, je ne voudrais pas qu'on me jette à l'eau mais qu'on m'enterre dans le village. »

Cela aussi, il le dit sereinement. Moi, je frissonne.

« Il ne faut pas que vous y pensiez. Vous n'avez pas le droit. Pouvez-vous me dire votre nom ? »

Le vieil homme reste absorbé quelques instants dans le silence, fermant les yeux.

« Je m'appelle Ilya Dobin. Appelle-moi plutôt Élie Dobin. Quand j'étais enfant, je suis tombé très gravement malade. On a ajouté à mon nom Élie le nom de Khaïm : pour la vie. » Le nom d'Élie me frappe au cœur. Je prends la main du vieil homme :

« Je veux vous demander quelque chose, grand-père. Est-ce que vous avez donné votre dernière chemise la nuit du grand orage ? »

Le vieil homme retire sa main de la mienne. Il ouvre les yeux un instant, me regarde, étonné :

« Pourquoi la dernière chemise ? Tu vois, j'en porte une, dit-il sur un ton espiègle.

- Mais dites-moi, c'était vous ? »

Un sourire lumineux éclaire son visage.

« Pourquoi tiens-tu absolument à le savoir ? Quelle différence cela fait-il qui c'était ? - Je tiens absolument à le savoir. Vous étiez dans le baraquement avec nous tous ou non ? - Bien sûr que j'y étais. Ce ne pouvait pas être autrement. Mais je ne te comprends pas, tu parles à un homme et tu lui poses cette drôle de question s'il t'a donné sa dernière

chemise.

- Mais pourquoi ne répondez-vous pas à ma question ? »

Le vieil homme me jette un regard perçant.

« Tu n'as pas vu cet homme toi-même ?

- Non, j'étais aveuglé. J'étais trempé jusqu'aux os, sur le point de tomber. Soudain, j'entends une voix et une main chaude me touche, m'enlève la chemise trempée et me revêt d'une autre, sèche, en m'appelant, mon fils. J'ai eu l'impression qu'un miracle m'arrivait.

- Pourquoi crois-tu que c'était moi ?

- Je le soupçonne.

- Si tu as l'impression qu'il s'agit d'un miracle, pourquoi veux-tu le détruire ?

- Le détruire ?

- Bien sûr. Tu veux que moi je te le détruise ! Parce que ce que tu as vu en aveugle est plus que ce que tu aurais vu avec tes yeux de voyant. »

### **Extrait 9 (p. 471)**

- Oui, tout peut se passer. Dès que j'arrive dans mon village, je planifierai ta fuite.
- J'espère que vous y parviendrez. Moi aussi j'ai l'intention de le faire. Mais pas tout de suite. Ce sera plus facile pour vous. Vous n'êtes pas très loin d'une gare. Moi, je devrai attendre la fin de l'hiver. J'espère recevoir de l'aide d'Amérique.
- Ce serait formidable, se réjouit Slava, posant sa tête sur mon épaule, mais moi, je veux retourner en Russie.
- Vous serez obligée de rester clandestine.
- Oui, la révolution m'attire et la littérature russe aussi. J'aimerais devenir une écrivain russe.
- Et moi, je suis attaché à la littérature yiddish et au destin juif. Je veux être un poète yiddish. En ce qui concerne le sort des juifs, j'ai un mauvais pressentiment sur son avenir en Russie.
- Vous êtes en colère d'avoir été au bagnon ?
- Non, pas du tout. Si je devais retourner au passé, je referais la même chose. Pendant mes années de détention, j'ai beaucoup appris, Slava. Surtout de mes rencontres avec des dirigeants révolutionnaires russes. J'ai aussi beaucoup appris de la littérature russe.
- Qu'est-ce qu'ils vous ont enseigné ? demande Slava, curieuse.
- J'ai appris que la révolution qui viendra, et je suis sûr qu'elle viendra, donnera aux Juifs les mêmes droits que tout le monde. Ils seront libres mais ils ne seront pas heureux en Russie.